



Jacqueline Frioud, pasteure francophone en pays anglophone

Dvenir pasteure pour Jacqueline Frioud fut un processus presque naturel, une lente mais régulière évolution de membre à prédicatrice. Enfant, elle fut presque élevée sur les bancs de l'Église presbytérienne Saint-Luc à Montréal. Paroisse à laquelle elle demeura fidèle à l'adolescence et plus tard comme adulte. Tellement impliquée dans les structures de l'Église presbytérienne que plusieurs s'étonnaient en apprenant qu'elle n'était pas pasteure. Fille de parents français immigrés au Québec tout juste après la deuxième guerre mondiale, Jacqueline habitait la Rive-Sud de Montréal ; elle dut fréquenter les écoles anglophones car il n'y avait pas encore d'écoles protestantes

francophones à cette époque. Possédant donc le double avantage d'une tradition protestante française et d'une éducation anglophone, Jacqueline a pu évoluer à l'aise autant dans des structures francophones qu'anglophones.

Deux paroisses à temps partiel

Phénomène connu, nombre de paroisses ne peuvent plus s'offrir les services d'un pasteur à temps plein. Malgré les regroupements de paroisses, la diminution des membres et l'augmentation des coûts d'entretien taxent les paroissiens hors de proportion. Même la fusion des paroisses voisines de St. Andrew's, à Bainsville, et de Knox, à Lancaster

en Ontario, ne justifiait pas une charge pleine. Sauf que deux villages plus loin, la paroisse de Salem à Summerstown, sur les rives du Saint-Laurent avait aussi besoin d'un pasteur. Alors, recevant un salaire équivalant à 75 % d'un temps plein, Jacqueline Frioud accepta de partager son temps et son travail moitié-moitié dans l'une et l'autre paroisse.

Même si les deux lieux de culte de St. Andrew's-Knox, à Bainsville, et de Salem, à Summerstown, ne sont éloignés que d'une vingtaine de kilomètres, Jacqueline Frioud doit se hâter pour être à l'heure. Le dimanche matin, de neuf heures à dix heures c'est un premier culte à Summerstown, puis après un parcours de routes de campagne c'est



collectives ne sont pas que des moyens de financement, ce sont des événements intégrés dans la vie du village. Chaque fois, plus d'une centaine de personnes se réunissent autour d'une activité où chacun aura mis la main à la pâte. L'esprit de communauté se propage même si les gens font leurs tartes à la maison puis les apportent pour les partager. Généralement, toute la cuisine se fait dans les maisons, mais l'organisation se concentre autour de la petite église de Salem. Vente de billets et service aux tables occupent ceux qui ne cuisinent pas. Certaines activités se déroulent même sur deux jours du samedi soir au dimanche après-midi. Ainsi, grâce à ces soupers ouverts à tous, les paroissiens de Salem parviennent à recueillir les fonds nécessaires à l'entretien de leur temple et à la moitié du salaire de Jacqueline.

L'esprit communautaire de cette région de l'Ontario se communique dans tous les villages. « Une région très écossaise avec plusieurs églises de l'Église Unie et de l'Église presbytérienne qui porte le même nom de St. Andrew's ou de Knox » spécifie Jacqueline.

Dans le village de Green Valley où elle venait d'aménager, elle s'aperçut le premier hiver que son entrée de garage était systématiquement déneigée après chaque nouvelle bordée. Incapable de prendre la personne sur le fait, elle dut demander l'aide du postier pour découvrir son mystérieux bienfaiteur. Ce n'est que deux hivers plus tard, que les deux purent découvrir qu'il s'agissait d'un voisin éloigné de deux ou trois rues disposant d'une petite souffleuse et content de l'utiliser pour lui et pour les autres.

le culte à Bainsville, de 10 heures 30 à 11 heures 30. « J'ai dit aux gens de St. Andrew's-Knox de commencer sans moi si j'arrivais en retard mais ils ne l'ont pas trouvé drôle, ils préfèrent attendre » nous dit Jacqueline qui garde un bon sens de l'humour face à cette situation. À remarquer que les deux communautés se réjouissent de pouvoir disposer d'une vraie pasteure consacrée grâce à cet arrangement. En effet, ce qui était autrefois la norme devient presque une exception dans les campagnes ontariennes.

Financer les coûts du pasteur

Les deux communautés ont trouvé des moyens originaux de pourvoir aux frais occasionnés par le maintien d'un lieu de

culte et par le salaire à payer à leur pasteur. Dans le cas de St. Andrew's-Knox, le magasin Opportunity Knox comble les frais. En plus, en hiver, les gens réoccupent ce qui était la sacristie de l'église Knox à Lancaster pour économiser les coûts de chauffage exorbitants du temple de Bainsville situé en plein champ et balayé par les vents.

Les paroissiens de Salem, à Summerstown, se sont spécialisés dans l'organisation de repas communautaires qui se déroulent au fil des saisons et auxquels toute la population locale est invitée. Ainsi, les *strawberry social* succèdent aux soupers aux pâtes italiennes ou encore à la perche de Lancaster et aux soupers à la dinde. Sauf que ces agapes

Les deux temples sont situés à courte distance, mais le dimanche matin Jacqueline Frioud ne dispose que d'une vingtaine de minutes pour se rendre de l'un à l'autre.



Une aide auprès d'Allison Paterson à Saint-Luc

Suivant ses parents, Jacqueline fut membre de l'Église Saint-Luc à Montréal du temps du pasteur André Poulain, tout d'abord à l'école du dimanche puis membre du groupe des adolescents et enfin, comme adulte. Ainsi, elle vécut de l'intérieur les pérégrinations de la paroisse qui dut quitter le temple de la rue Papineau, squatter un an dans le Séminaire presbytérien, vivre la co-habitation avec une autre paroisse anglophone à Notre-Dame-de-Grâce et atterrir dans le temple actuel à Rosemont. C'est là qu'elle rencontre Allison Paterson, leur nouvelle pasteure d'origine écossaise et anglophone de l'ouest de Montréal.

« Allison avait besoin de quelqu'un pour l'aider à son arrivée à Saint-Luc. Comme j'étais celle qui parlait le mieux anglais, je pouvais faire le pont entre elle et le reste de la communauté. » Ainsi, tout naturellement Jacqueline Frioud s'attacha à corriger les expressions de sa pasteure et à organiser les relations avec tous les autres paroissiens. À son arrivée à Saint-Luc, Allison Paterson parlait un français qui, disons, laissait place à l'amélioration mais elle entreprit résolument de le perfectionner pour rejoindre sa communauté. Ajoutons que cette pasteure impressionna tous ceux qui la côtoyèrent, dont Jacqueline, chez qui elle laissa des empreintes indélébiles.

Un amour des études

Malgré l'obtention d'un baccalauréat en psychologie, Jacqueline, issue d'un milieu modeste, n'avait pas les moyens d'entreprendre une maîtrise et elle dut se résoudre à occuper un poste d'animatrice, principalement auprès des enfants, au centre communautaire Tyndale-St. Georges au centre-ville de Montréal. Par contre, son expérience avec Allison Paterson raviva son désir de se consacrer davantage à l'Église. Un poste à mi-temps se libérant, Jacqueline Frioud intégra le Centre réformé, ce qui lui accordait son autre mi-temps pour poursuivre et compléter des études en théologie au Collège presbytérien où elle obtint un baccalauréat en théologie et une maîtrise en « Divinity ».

Quant on lui fait remarquer qu'il ne devait pas être facile de mener de front son travail au Centre réformé et ses études au Séminaire, elle répond tout

bonnement : « J'ai toujours aimé étudier ». Ce qu'elle fit avec brio et c'est en 1990 qu'elle était ordonnée pasteure au sein de l'Église presbytérienne. Ayant fait ses études primaires et secondaires dans les écoles anglophones sur la Rive-Sud de Montréal, Jacqueline n'eut aucune difficulté à se mouvoir dans les paroisses presbytériennes anglophones de Montréal où elle faisait des mariages et des cultes.

Le passage à l'Église Unie

Puis Jacqueline Frioud est engagée à mi-temps par le Synode Montréal-Ottawa de l'Église Unie et à mi-temps par le Consistoire Québec-Sherbrooke à titre de responsable à la programmation. Tant et si bien qu'après avoir suivi cinq cours au Séminaire uni pour apprendre, entre autres, les rudiments du Manuel, elle est officiellement reçue dans l'Église Unie en 2001. Son travail au Consistoire Québec-Sherbrooke, un vaste territoire, la conduisit même à se rendre en avion jusqu'à Harrington Harbour sur la basse Côte-Nord.

Quelques années plus tard, après avoir passé un an à Saint-Jean, en 2004 elle accepte cette charge pastorale double en Ontario, juste de l'autre côté de la frontière avec le Québec. Dans cet environnement où des francophones sont présents mais tous catholiques, Jacqueline Frioud évolue avec grâce et facilité. Ses relations avec ses paroissiens sont caractérisées par le partage des responsabilités, au moins trois d'entre eux sont des pasteurs laïques, le respect mutuel et le réalisme devant des bancs qui se dégarnissent progressivement.

Dans le temple de St. Andrew's, à Bainsville, Jacqueline raconte : « Les gens sont attachés à leur place dans le temple. Ce monsieur très digne, veuf, me disait que lorsque il s'assoit sur son banc le dimanche matin, il a l'impression de retrouver un peu la présence de sa défunte épouse ». Le sourire contagieux et la bonhomie coutumière de Jacqueline Frioud a tôt fait de réchauffer les cœurs des fidèles paroissiens dans ses deux temples. ◇

Daniel Fines

